

Sara DEL ROSSI, Où va le kont ? *Dynamiques transculturelles de l'oraliture haïtienne*, Paris, Harmattan, 2022, 238 p.

DOI : 10.32725/ceer.2023.023

Sara Del Rossi présente une étude unique en son genre et singulière par son étendue et sa profondeur. Elle aborde un thème actuel dans la sphère académique : oraliture haïtienne, formation ou réappropriation identitaire, mais également dans la sphère géopolitique : oraliture haïtienne engagée dans la situation sociale des habitants de l'île et de la diaspora. L'auteure souligne déjà dans l'introduction que l'oralité, partie indéniable de la culture quotidienne en Haïti et dans ses cultures diasporiques, profite d'une position inébranlable dans son champ littéraire. En conséquence, le thème de sa recherche est clair et net : à travers les analyses minutieuses des textes choisis, elle veut faire comprendre l'évolution historique d'un genre populaire métissé d'influences différentes. Cela est évident dans l'emploi du créole haïtien dans le titre de cette étude qui devient ainsi un hybride linguistique.

Cet opus présente un large contexte de l'oraliture haïtienne : historique, politique, littéraire et intellectuelle. Les connaissances de l'auteure sont indiscutablement interdisciplinaires. En conséquence, le lectorat ignorant de ce thème peut profiter de la lecture, parce qu'elle donne une image explicative, complexe et compréhensible de cette production. Elle définit chaque composant du kont haïtien, du néo-conte et de la lodyans. Le livre en développe surtout un aspect, à savoir son lien étroit à la réalité, aux problèmes vécus par les Haïtiens dans leur pays ou en diaspora. Ainsi, elle attribue au *kont* le rôle du créateur de la mémoire collective.

Ce travail académique demande la maîtrise de la terminologie et de la méthodologie anthropologique, littéraire et sociologique qui doit être équilibrée. La connaissance de la littérature secondaire est indéniable, prouvée par de nombreuses citations employées pour éclaircir le point de vue de l'auteure. Elle mentionne également un nombre important de textes dans ses analyses élargissant ainsi l'aperçu du lecteur. Elle souligne les différences entre les néo-contes publiés en Haïti et dans d'autres pays par la diaspora haïtienne. Ses qualités de comparatiste sont indiscutables. Choissant plusieurs néo-conteuses et néo-conteurs, elle interprète des passages de leurs œuvres, des détails de leurs vies avec des citations tirées des divers entretiens réalisés avec eux. Le livre tente ainsi d'expliquer comment leur exil transforme non seulement le contenu mais aussi la forme de leurs contes. Il s'agit selon l'auteure de l'hybridation typique des littératures de diasporas et de la modernisation ou du renouvellement inévitable du genre. Mais elle ne manque pas de souligner aussi la différence entre le conte haïtien en général et le conte européen. Ce processus de décentralisation ou déseuropéanisation est propre à la recherche littéraire contemporaine. Néanmoins, à travers une lecture détaillée, l'auteure explique les influences exercées sur les néo-conteuses et les néo-conteurs

de son corpus. Le livre est traversé par l'idée juste que la culture haïtienne est issue historiquement de trois héritages : africain, européen et amérindien.

L'auteure démontre à travers de nombreux exemples les innovations, entre autres la réécriture de la mythologie populaire, que les néo-conteuses et les néo-conteurs adoptent pour rendre leurs travaux aptes à représenter la société haïtienne à la fois traditionnelle et moderne, métissée par sa propre histoire. Les textes étudiés, analysés ou mentionnés étaient écrits par des auteures et auteurs haïtiens en Haïti, mais aussi au Canada, aux États-Unis ou en France. Peu importe le lieu de publication, ce genre garde son rôle de transmetteur de sagesse et de dénonciateur. Pour les Haïtiens de la diaspora, le néo-conte garde un autre rôle important : lien entre la jeune génération exilée et leur pays d'origine qu'ils ne connaissent pas souvent. Il devrait rétablir la relation intérieure entre cette jeunesse et ses origines.

La recherche de l'auteure est professionnelle, malgré quelques faiblesses, entre autres certaines sous-conclusions qui paraissent à première lecture hasardeuses : « L'oraliture semble donc posséder la capacité de résister aux catastrophes naturelles, à la violence de l'esclavage, aux poids de la colonisation, aux massacres et aux tentatives d'effacement identitaire. Cette endurance tire son origine du contexte même de la pratique littéraire troublée par l'Histoire haïtienne » (p. 27). Cette série d'assertions largement abstraites est difficilement prouvable. Leur véracité est douteuse. De la même façon cette assertion : « Par exemple, encore aujourd'hui, dans les milieux ruraux haïtiens, les paysans accordent un rôle pédagogique essentiel au conte qui, grâce à ses "leçons de vie", supplée souvent à l'absence de l'éducation conventionnelle » (p. 32), importante pour le raisonnement de l'auteure, n'est aucunement soutenue. Elle paraît ainsi vide de sens et inutilement généralisante. Nous y trouvons également des fautes factuelles, peu nombreuses. À la page 38, l'auteure dit que Léon Gontran Damas publia sa première œuvre poétique, *Pigments*, en 1939, année de publication d'Aimé Césaire et de son *Cahier d'un retour au pays natal*, mais c'est faux. La date de publication de Damas est 1937. À la page 127, l'auteure parle de l'édition jeunesse chez Présences Africaines pouvant ainsi induire en erreur, il s'agit en réalité de la maison d'édition Présence Africaine (le titre est au singulier et non pas au pluriel). Pour terminer, je ne peux pas ne pas mentionner une critique d'importance, à savoir l'utilisation gratuite des guillemets pour éviter la responsabilité d'utiliser un certain terme soit indésirable soit problématique, ou pour transformer le sens du mot.

J'ai divisé cette utilisation en quatre groupes et pour chacun je donnerai trois exemples, mais ils sont infiniment plus nombreux. Je garde les guillemets employés par l'auteure, la citation est en italique :

[...] *la « grande » littérature haïtienne* [...] (p. 11), [...] *les remèdes de la médecine populaire et les « secrets » des plantes* [...] (p. 16), [...] *quelques produits « exotiques » offerts dans les magasins du quartier* [...] (p. 205). Le lecteur ne peut pas déceler le sens des guillemets, parce que dans ces exemples, leur vrai sens est à imaginer : s'agit-il de ridiculiser les termes ou y a-t-il intention, en les mettant en exergue, de les déprécier ou d'ironiser ? En conséquence, le vrai sens des mots échappe au lecteur.

L'influence de l'oraliture dite « non-littéraire » sur la littérature haïtienne [...] (p. 16), [...] Trouillot décide de ne pas créer un narrateur omniscient, mais plutôt un « historien » expert de l'histoire de la Révolution, [...] (p. 76-77), Face à cette perspective « centripète », Péan propose plutôt un regard « centrifuge », [...] (p. 200). Ici, l'inutilité des guillemets est évidente. À la première lecture, on dirait qu'ils n'ajoutent rien au sens de la phrase : soit le sens du mot entre guillemets est parfaitement déchiffrable, soit il s'agit d'une expression figée dont le sens est communément connu.

La « contamination » peut toucher la syntaxe, [...] (p. 17), [...] le conteur « tire » sept histoires [...] (p. 77), [...], la famine et le désespoir triomphent dans le « ventre » de Port-au-Prince (p. 182). Dans ces exemples, nous déchiffrons une utilisation usuelle des guillemets : l'expression est ainsi élevée au niveau de la métaphore ou son sens figuratif est mis en valeur. Pourtant, et c'est un problème récurrent, le lecteur ne peut pas en être sûr, n'ayant pas d'indices clairs.

La négritude est tournée avant tout vers une Afrique imaginaire, continent noir figuré comme opposé au « monde blanc » [...] (p. 56), [...] la retranscription mise en acte par certains folkloristes peut être considérée comme un moyen pour « élever » le style de la littérature populaire [...] (p. 97), [...] qui prend pour cible l'irréductible « déchirement » des exilés haïtiens [...] (p. 200). Dans ces phrases, le lecteur ne comprend pas ce que veut dire l'auteure. Les guillemets utilisés ici ne permettent pas d'avoir un sens précis de la phrase. Ainsi, la confusion occulte l'information. Sans explication directe, le lecteur ne dispose d'aucun outil pour les décoder.

Dans son texte, l'auteure confirme d'une manière satisfaisante et crédible que la recherche identitaire des néo-conteuses et des néo-conteurs haïtiens et de leurs lecteurs haïtiens est réalisée dans la forme des néo-contes fidèles à la tradition haïtienne. En même temps, elle illustre leur rôle didactique pour leurs lecteurs non haïtiens. Elle souligne également, à travers des exemples commentés et expliqués, les différentes influences modernes exercées sur la forme et le narratif des néo-contes. L'essentiel de ce travail réside à mes yeux dans l'explication de l'incorporation de la langue créole dans les textes choisis. Le lecteur apprend un maximum d'informations concernant les néo-contes et les lodyans grâce au caractère récapitulatif du travail et grâce aussi au résumé du contenu des textes étudiés. Sa conclusion n'est pas innovante, elle met en évidence que les diverses formes de l'oraliture haïtienne évoluent avec le temps et les besoins de l'artiste qui comprend l'espace dans lequel il vit. D'après l'auteure, l'oraliture haïtienne et de diaspora est riche en auteures et auteurs et appartient à un champ littéraire facilement définissable. Son lectorat est stable.

Vojtěch ŠARŠE, Université Charles, Prague